

Culte des 500 ans de la Réformation

Le salut par grâce au moyen de la foi

(Frédéric Bompaire, Temple de Passy Annonciation, le 29 Octobre 2017)

Lectures : Romains 5, 1 à 11

Matthieu 22, 34 à 40

Le salut par grâce au moyen de la foi. Pourquoi ce titre ? D'abord parce que ce dimanche de la Réformation est bien l'occasion de rappeler le lien commun qui unit tous les protestants, des plus libéraux aux plus évangéliques. Aussi parce que les textes du jour que nous venons de lire m'y incitent. Enfin parce que nous savons combien l'épître de Paul aux Romains a été au centre de la conversion de Martin Luther. Sa lecture fut pour lui une révélation, une libération qui lui donna la force d'afficher 95 thèses appelant à la réforme de l'église sur la porte de la chapelle du château de Wittenberg, le 31 Octobre 1517.

Ayant choisi ce thème, je me heurte immédiatement à une énorme difficulté : je ne suis pas théologien et je n'ai pas de connaissance suffisamment profonde pour aborder une question aussi importante avec expertise ou simplement compétence. Acceptez cependant que je partage avec vous ma compréhension, ma perception qui me conduisent à totalement souscrire à cette énonciation : le salut par grâce au moyen de la foi. Ce sera un témoignage bancal et mal bâti, mais dit avec sincérité et fidélité avec ma lecture des écritures.

Je vous propose donc de commenter successivement chacun des trois termes de cette affirmation nouvelle en 1517 : le **salut** par **grâce** au moyen de la **foi**. Pour conclure j'aborderai comment les commandements d'amour de Jésus prennent tout leur sens une fois acceptée cette grâce salvifique (un mot que j'ignorais et que j'utilise pour vous montrer que j'ai quand même ouvert un bouquin de théologie).

1. Le salut pour commencer.

Salut, rédemption, rachat, justification, réconciliation... peu importe le vocabulaire, il souligne que l'homme aspire à être meilleur qu'il n'est, car il comprend qu'il pourrait mieux faire. Le salut c'est être sauvé, délesté de cette enveloppe bestiale que j'habite ; c'est être pardonné de tous les manquements que je constate que je ne souhaite pas accomplir mais commets avec une grande constance ; c'est aussi être jugé juste par Dieu et être réconcilié avec lui pour être invité à partager sa gloire. Essayons d'ordonner un peu les choses.

Il y a d'abord une donnée commune à tous les êtres humains : le sens du bien et du mal. Remettre en cause cette capacité à les distinguer reviendrait, à mon sens et même si certains actes de barbarie peuvent nous y inciter, à nier la caractéristique essentielle de l'espèce humaine. Il s'agit d'aller au-delà de l'apprentissage de ce qui est bien pour moi et me procure confort ou plaisir mais d'intégrer la notion de bien ou de mal pour les autres et même dans l'absolu.

Il y a ensuite une aspiration à la spiritualité qui est commune à une large majorité des humains. C'est ainsi que se sont développées les religions. D'abord pour répondre à l'angoisse de l'homme face à la mort. Les rites de deuil et d'accompagnement sont peut-être les premières manifestations de notre appétence à la métaphysique, de notre besoin de réponse sur ce que nous ne voyons pas mais pressentons, craignons ou espérons. La préoccupation de l'au-delà va nous conduire à la recherche d'un salut qui consistera à gérer les conséquences du mal que nous avons fait face à Celui qui tient nos destinées entre ses mains. Les civilisations s'organisent autour d'un panthéon ou d'un Dieu unique ; les cérémonies, les sacrifices, les offrandes visent à établir des relations positives avec Dieu ou ces dieux qui régissent la nature et nos vies.

Il y a aussi la Bible et l'histoire d'un Dieu créateur de l'homme et de la femme et qui les chasse du paradis. Là est le péché originel des humains, la chute consécutive au non-respect de la seule interdiction que Dieu avait formulée aux habitants du jardin d'Eden. L'histoire d'amour de Dieu avec ses créatures a très vite tourné court. Nous sommes tous coupables et cette vision est claire lorsque l'on lit la 7^{ème} question du catéchisme d'Heidelberg : « d'où vient alors cette corruption de la nature humaine ? (puisque l'homme a été créé bon et à l'image de Dieu) ; elle vient de la chute et de la désobéissance de nos premiers parents Adam et Eve dans le Paradis ; par elle notre nature a été tellement empoisonnée que nous sommes conçus et naissons tous dans le péché. » Personnellement, je ne suis pas très réceptif à cette culpabilité issue du péché originel. A la limite, j'imputerais volontiers à Dieu la résolution des conséquences de la chute, au titre de la garantie des vices cachés de ses créatures mal conçues pour vivre au Paradis.

En revanche, j'ai une conscience aigüe de mes fautes personnelles, de ne pas faire le bien que je voudrais faire et d'ainsi heurter le projet de Dieu pour l'humanité. En particulier quand je me réfère à la loi qu'Il nous a donnée, soit par Moïse soit en la gravant dans nos cœurs. Ainsi la prière de repentance est pour moi l'un des temps forts du culte dans l'attente du pardon non seulement d'un péché originel transmis mais surtout pour mes péchés personnels dont je suis pleinement responsable.

Il y a l'espérance enfin. Le salut c'est aussi la perspective d'une vie déculpabilisée ici ou dans l'au-delà, dans le jaillissement lumineux de la Jérusalem céleste ou en partageant la joie de notre Père au Royaume des cieux... Libre à chacun de s'en faire une représentation personnelle.

2. La grâce ensuite :

Le salut reste donc un enjeu pour pratiquement tous les humains, aujourd'hui peut être un peu moins qu'au XVI^{ème} siècle. Nous savons combien Luther se sentait écartelé entre la peur qu'inspire un Dieu accusateur et la perfection de son amour. La perspective d'un face à face avec Dieu après la mort fait naître en lui une angoisse stérilisante qui étouffe la vie. Il se sait pécheur et se sent donc condamné et perdu, incapable d'être sauvé.

L'étude de l'épître aux Romains va lui faire comprendre l'inutilité des œuvres et le salut par la grâce. Relisons la première phrase du chapitre 5. Elle commence par « donc » qui fait référence aux conclusions des chapitres précédents. « Etant donc justifiés par la foi nous avons la paix avec Dieu (c'est donc l'assurance du salut que nous apporte la foi) par notre Seigneur Jésus Christ (il aurait pu ajouter : crucifié pour le rachat de nos péchés) à qui nous devons d'avoir eu par la foi (répétition pédagogique) accès à cette grâce (le mot central est au centre de la phrase) dans laquelle nous demeurons fermes et nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu (une vision tournée vers l'avenir). »

En fait au chapitre 4 Paul invoque les figures tutélaires d'Abraham et David pour expliquer la grâce comme source du salut et l'inutilité des œuvres. C'est quand il était incirconcis qu'Abram a été choisi pour donner naissance au peuple élu. Ce choix précède toute œuvre et c'est en raison de sa seule croyance à la promesse, bien irréaliste, qui lui a été faite qu'il deviendra Abraham. De même, David au Psaume 31 chante la joie de celui dont les péchés sont couverts et les iniquités pardonnées, gratuitement sans aucune intervention de sa part. Ces deux exemples nous montrent que la justification et la bénédiction ne dépendent pas des œuvres mais d'une grâce de Dieu.

3. Au moyen de la foi :

Par ces références, Paul associe la foi juive et la foi chrétienne en rappelant leur objet commun : Dieu. Dieu qui promet la vie à Abraham par sa descendance et Dieu qui vainc la mort et offre la vie à ceux qui croient en l'évangile de la résurrection de Jésus. Les chrétiens sont donc les descendants d'Abraham : comme lui, ils répondent par la confiance à l'initiative d'amour de Dieu.

Mais alors qu'Abraham a cru en la capacité de Dieu à accomplir sa promesse, le chrétien est appelé à croire dans un fait déjà accompli : la crucifixion et la résurrection de Jésus. A priori c'est un exercice plus facile ; et pourtant nous savons combien le doute peut nous habiter. Pour nous conforter dans l'assurance du salut, Paul introduit un argument a fortiori. Jésus est mort pour nous, les impies. Mourir pour autrui n'est pas commun, quoi qu'on puisse l'envisager par amour pour un homme de bien. Mais pas pour des impies ! C'est pourtant ce qu'a fait Jésus. Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que celle que Dieu nous a apportée alors que nous étions impies pour nous donner le pardon. Si son amour a été capable d'une telle œuvre, à combien plus forte raison nous manifestera-t-il à nouveau cet amour maintenant que, dans la foi, nous sommes réconciliés, lavés du péché. Alors croyons que Dieu nous aime et nous a donné son Fils pour nos péchés. C'est la foi, c'est le moyen du salut.

4. Pour l'amour de Dieu :

Libéré par cette découverte que nos œuvres humaines ne servent en rien à notre salut et assuré du pardon des offenses par la grâce de Dieu en Jésus Christ, Luther a développé une activité phénoménale. C'est un exemple de conversion absolue : loin du tourment mortifère

de la recherche du salut par les privations et les œuvres, vers la joie dans la reconnaissance du don du salut offert par Dieu en Jésus Christ.

Chaque dimanche nous répétons ce que nous appelons le sommaire de la loi, ces deux commandements qui sont les plus grands : tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée et tu aimeras ton prochain comme toi-même. Amour de Dieu et amour de l'autre, du prochain, amour de soi également : voilà ce qui constitue l'épine dorsale des écritures.

Mais comment aimer totalement Dieu si je le perçois comme un juge qui ne pourra que me condamner au vu de mes péchés répétés ? Avec la mort de Jésus et sa résurrection, j'ai la preuve irréfutable de l'immensité de l'amour de Dieu pour moi. Il devient impensable de ne pas en être reconnaissant et il devient évident d'aimer Dieu non seulement parce qu'Il m'a aimé le premier et qu'Il renouvelle sans cesse cet amour mais surtout pour ce cadeau somptueux : le pardon des péchés, c'est-à-dire le rétablissement et la vie là où étaient la déchéance et la mort.

Mais comment prétendre aimer vraiment mon prochain si mon amour n'est pas dénué d'un aspect calculateur, afin de « gagner » mon paradis ? Avec le salut par grâce, il est mis un terme à l'hypocrisie mortifère de l'approche comptable des bonnes actions. C'est pour répondre à l'amour de Dieu que je suis attentif et empathique envers celui qui a été placé sur mon chemin donnant et recevant de cette autre créature de Dieu comme moi.

Oui, la compréhension de ces deux commandements est renouvelée avec la Réforme. Dans l'assurance du pardon par grâce au moyen de la foi, je suis libéré de la loi tatillonne de l'ancien testament et je puis me laisser envahir par l'amour de Dieu pour moi, afin d'en resplendir et de le transmettre.

X X X

Ainsi, l'innovation disruptive de la Réforme c'est de nous avoir libérés du fardeau du salut : il me suffit de croire que Dieu a conduit Jésus sur la croix de façon à nous manifester son amour incommensurable et nous offrir l'effacement de nos péchés. Cela s'appelle le salut par la grâce au moyen de la foi : regarde ce cadeau divin, accepte en toute confiance d'en bénéficier. La révolution totale qu'introduit la Réforme c'est de redessiner un Dieu qui fait surabonder la grâce là où le péché abonde, un Dieu qui pardonne et qui aime. On est frappé de l'image d'austérité du protestantisme qui domine de façon caricaturale dans l'esprit de nos concitoyens, alors que la Réforme dont nous sommes les héritiers a réintroduit la joie et la reconnaissance dans notre relation à Dieu... 500 ans après comme en 1517. Amen.